

ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI?



Entretien avec
Gamal Ghitany
et Ahmed Abo Khnegar

Écrire, écrire, pourquoi ? Gamal Ghitany et Ahmed Abo Khnegar

Entretien avec Josyane Savigneau

Gamal Ghitany, Ahmed Abo Khnegar et Josyane Savigneau

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1051

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 17 janvier 2014

Collection : Paroles en réseau

ISBN électronique : 9782842461843



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782842461348

Nombre de pages : 18

Référence électronique

GHITANY, Gamal ; ABO KHNEGAR, Ahmed ; et SAVIGNEAU, Josyane. *Écrire, écrire, pourquoi ? Gamal Ghitany et Ahmed Abo Khnegar : Entretien avec Josyane Savigneau*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2011 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1051>>. ISBN : 9782842461843. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1051.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2011

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Écrire, écrire, pourquoi?

Cycle de rencontres organisé par la Bpi

Lundi 10 novembre 2008

Invités : Gamal Ghitany et Ahmed Abo Khnegar

Entretien avec Josyane Savigneau

**Président
du Centre Pompidou**
Alain Seban

Directeur de la Bpi
Patrick Bazin

**Responsable du pôle
Action culturelle
et Communication**
Philippe Charrier

**Chef du service
Animation**
Emmanuelle Payen

**Chef du service
Édition/Diffusion**
Arielle Rousselle

**Colloque
Conception
et organisation**
Francine Figuière

**Publication
Chargés d'édition
et de mise en page**
Julie Baudrillard
Jean-Michel Wavrant

Avertissement :

L'adaptation de cet entretien de l'oral à l'écrit a pu entraîner des modifications de style ou de forme, ce qui explique les différences éventuelles entre cette publication et l'enregistrement réalisé lors de la rencontre

Écoutez les rencontres sur le site :

<http://archives-sonores.bpi.fr>

Catalogue des éditions :

<http://editionsdelabibliotheque.fr>

Distribution numérique :

[GiantChair](#)

© Éditions de la Bibliothèque publique
d'information/Centre Pompidou, 2011
ISBN 978-2-84246-134-8
ISSN 1765-2782

Gamal Ghitany

Entretien avec Josyane Savigneau

Journaliste au Monde

Gamal Ghitany est né en 1945 à Guhayna, un village de Haute-Égypte, mais Gamal Ghitany et sa famille se sont installés dès son enfance au Caire. Il est d'abord dessinateur de tapis, mais il écrit dès l'âge de 17 ans ses premières nouvelles, publiées avec le soutien de l'écrivain Naguib Mahfouz¹. En 1966, il est incarcéré pendant six mois pour des raisons politiques – cet épisode trouvera un écho dans plusieurs de ses livres. Après avoir été grand reporter de guerre, il prend la direction en 1993 de la revue littéraire *Akhhâr al-Adab*², l'une des plus importantes revues intellectuelles du monde arabe. Son œuvre littéraire, couronnée de nombreux prix, s'appuie sur le patrimoine narratif arabe tout en lui apportant un souffle radicalement nouveau. S'il partageait avec Mahfouz un attachement au chaleureux peuple d'Égypte et aux petites gens, Ghitany a choisi une veine à la fois plus introspective et plus politique. La mort de son père durant son absence a été le prétexte d'une extraordinaire somme autobiographique et mystique, *Le Livre des illuminations*. Ces dernières années, il s'est particulièrement intéressé au phénomène de la mémoire et de l'oubli, qui est au cœur de son ouvrage *Les Poussières de l'effacement*.

Œuvres traduites de l'arabe

Zayni Barakat, Le Seuil, 1985, Points, 2003
Mahfouz par Mahfouz : entretiens avec Gamal Ghitany, Actes Sud, 1991
L'Épître des destinées, Le Seuil, 1993, Points, 2001
La Mystérieuse Affaire de l'impasse Zaafarâni, Actes Sud, 1997,
Poche Babel, 2007
Les Délires de la ville, Actes Sud, 1999
L'Appel du couchant, Le Seuil, 2000, Points, 2004
Pyramides, Actes Sud, 2000
Les Récits de l'institution, Le Seuil, 2001
Le Livre des illuminations, Le Seuil, 2005
Au plus près de l'éternité, Le Seuil, 2007
Les Poussières de l'effacement, Le Seuil, 2008

En collaboration

Méditerranées : anthologie, Librio, 1998
Pétra : le dit des pierres, Actes Sud, 1999
Le Caire, préface aux photographies de Daniel Dailleux,
Le Chêne, 2003

Avertissement :

Chaque lecture est effectuée par le comédien Nicolas Taïeb. La traduction est assurée par Khaled Osman, traducteur des derniers livres de Gamal Ghitany : *Le Livre des illuminations*, *Au plus près de l'éternité* et *Les Poussières de l'effacement*.

Josyane Savigneau : Il y a beaucoup de Ghitany dans toute votre œuvre. Nous n’aurons sûrement pas le temps de les aborder tous, d’autant que nous n’avons pas de langue en commun. Un Ghitany médite sur le temps qui « balaie tout sur son passage ». Cet élément traverse toute votre œuvre. Mais, il y a également un Ghitany architecte, constructeur, dans *Pyramides* ; un Ghitany conteur, en particulier dans votre premier livre *Zayni Barakat* – roman sur l’histoire du Caire vue par un Vénitien du XVI^e siècle – ou dans *La Mystérieuse Affaire de l’impasse Zaafarâni*. Dans ce dernier, on voit, par ailleurs, un Ghitany qui sait manier l’art du burlesque. Puis, il y a un Ghitany planétaire, mystique, politique dans *Le Livre des illuminations* ; un Ghitany journaliste, qui a créé un grand journal en Égypte et qui a été emprisonné pour ses idées. Enfin, un Ghitany plus intime que l’on découvre notamment dans *Au plus près de l’éternité*. Comment êtes-vous passé de dessinateur de tapis à écrivain. Pourquoi ce choix ? Et cette formation de dessinateur a-t-elle une influence sur la manière dont vous écrivez et composez vos romans ?

Gamal Ghitany : Je suis né une heure après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 9 mai 1945. Je suis né en Haute-Égypte, mais la première image que j’ai dans la conscience est une image du vieux Caire. Mon père était un employé modeste. Du fait de la précarité de sa condition, il n’a pas pu acquérir le savoir dont il aurait rêvé. Il avait donc pour ambition d’offrir les études les plus longues possible à ses enfants. En Égypte, on appelle cela « le grand diplôme », l’équivalent en France du doctorat. Il me disait souvent : « Je n’ai pas de fortune personnelle, mais je vais vous léguer la connaissance pour que vous ne subissiez pas ce que j’ai vécu. » Cependant, lorsque j’ai eu 15 ans, je me suis rendu compte que nos études épuisaient nos parents. Je me suis donc tourné vers des études plus courtes, une formation professionnelle. Et, à dire vrai, ce n’est pas moi qui ai choisi le tapis mais le tapis qui m’a choisi ! Il y avait une sorte de sélection, qui selon la note obtenue à l’examen nous dirigeait vers une formation particulière. Cela s’avéra une chance pour moi. Mon père n’était pas satisfait de cette courte formation, et il m’a permis de la continuer en me faisant promettre de continuer mes études jusqu’au bout. Dans cette formation, j’ai été classé premier, ce qui m’a permis d’entrer dans une faculté d’arts appliqués. Cependant, je n’ai pas pu la terminer du fait de mon incarcération.

Josyane Savigneau : Est-il vrai que vous avez été libéré grâce à la venue de Jean-Paul Sartre en Égypte, qui avait dit qu’il n’accepterait pas l’invitation tant qu’un certain nombre de jeunes écrivains, dont vous, ne seraient pas relâchés ?

Gamal Ghitany : C’est une vérité historique ! Le conseiller politique et culturel de Nasser³ avait invité Sartre pour une visite, en mars 1967. Ce dernier apprit à cette occasion qu’un groupe d’intellectuels était incarcéré sans motif valable. J’étais inculpé pour des raisons politiques et non comme un criminel de droit commun. Sartre a effectivement posé comme condition la libération des jeunes écrivains. Cette visite a été très médiatisée, elle était très importante au niveau des relations culturelles franco-égyptiennes. Hélas, je n’ai pas eu l’occasion de remercier personnellement Jean-Paul Sartre.

4

Gamal Ghitany
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : Il semble que cette situation politique, qui vous a conduit en prison, est évoquée dans *L'Épître des destinées*. Dans ce livre, chaque personnage voit un rêve s'évanouir, un monde chanceler. On a le sentiment que ces années 1960-1970 étaient pour vos héros, voire pour vous, des années maudites. Était-ce à cause de la situation politique liée à la guerre de 1967 ?

Gamal Ghitany : Même si j'ai été incarcéré, dans les années 1960 – sous le régime de Nasser –, j'estime que la décennie suivante, où j'étais libre, fut beaucoup plus éprouvante. Cette période a vu un certain nombre d'évolution politique et économique, qui n'était plus du tout en faveur du peuple. Être emprisonné était une épreuve, mais c'était une épreuve personnelle. Voir le destin de millions de gens démunis être bousculé, ébranlé par des politiques étatiques ou fautives, était beaucoup plus dur que d'être torturé en prison. Le problème des destinées est quelque chose qui me fascine. On peut d'ailleurs le relier à mon intérêt pour la question du temps. J'ai toujours été fasciné par le destin d'un individu : voir l'enfant qu'il était et l'adulte qu'il est devenu. On est en proie à des surprises incroyables et c'est ce qui m'attire, m'interpelle. C'était véritablement le sujet de *L'Épître des destinées*. Le bouleversement des valeurs est plus grave encore que le bouleversement économique dans mon livre. J'ai cité, à propos de mon père, la haute valeur qu'il portait à la connaissance, et l'on constate que la valeur aujourd'hui est principalement l'argent. On estime l'individu par ce qu'il possède : « Tu vaux tant ! » et non pas : « Que sais-tu ? »

Josyane Savigneau : J'ai été frappé dans *Le Livre des illuminations*, que vous représentiez Nasser en figure paternelle, malgré le fait que vous ayez été emprisonné sous son régime. En revanche, vous êtes extrêmement dur à l'égard d'Anouar el-Sadate⁴, employant un ton pamphlétaire dans vos écrits. Pourquoi ? Pensez-vous qu'il a été plus néfaste pour le pays ?

Gamal Ghitany : Comme je l'ai dit, être incarcéré était une épreuve personnelle. Pour évaluer tel ou tel dirigeant, je me base avant tout sur ses idéaux, ce qu'il parvient à instaurer autour de notions comme la justice sociale ou l'équité. Le différend que j'avais avec Nasser reposait sur des détails, plus que sur une divergence profonde. Par exemple, Nasser disait qu'il voulait instaurer le socialisme ; moi, je disais qu'il fallait aller plus loin et faire beaucoup plus. Avec l'avènement de Sadate, l'ère de Nasser qui avait ses défauts et qui nous déplaisait sur de nombreux points prit rétrospectivement une valeur supérieure. Nous avons commencé à la voir comme un rêve. La population égyptienne compte beaucoup de pauvres. On ne peut pas négliger un pan aussi large de la population. C'est ce critère qui prévaut d'après moi.

Josyane Savigneau : Dans *Les Poussières de l'effacement*, l'expérience de la prison donne l'impression d'être seulement une péripétie. Ne fut-elle pas quelque chose de destructeur pour vous ?

Gamal Ghitany : Cette scène de l'homme aux yeux bandés, que vous évoquez, représente la période où j'ai été incarcéré en cachot individuel. Ce fut une

expérience très dure pour moi, en particulier le fait d'entendre les tortures infligées aux autres prisonniers. Selon moi, il est plus difficile d'entendre sans voir les tortures endurées par d'autres que de les subir. J'ai souffert davantage de voir cet homme aux yeux bandés que de vivre cette expérience personnellement. À partir du moment où les coups de gourdins ou les décharges électriques s'abattent sur nous, on sait que cela ne peut pas être bien pire. J'ai appris de mes voisins qu'il n'y a pas de limite à la résistance humaine, essentiellement lorsque l'on est résolument convaincu par certains idéaux. Bien sûr, je ne vous cache pas que ce fut pénible. Et, c'est sans conteste une erreur de la part du régime de Nasser. En 1969, *Zayni Barakat* décrit de façon précise les moyens de tortures, et il est fait une allusion transparente au régime de Nasser et à ses excès en matière de torture. Il est vrai que le roman était situé au *xvi^e* siècle ; j'ai d'ailleurs utilisé le langage de cette époque, mais je crois que le message était suffisamment clair pour être compris. Quand bien même les policiers n'auraient pas compris le message, les intellectuels se sont chargés de le leur transmettre.

Josyane Savigneau : Mais, précisément, entre *Zayni Barakat* et *Le Livre des illuminations*, il y a une sorte de restauration de Nasser, comme vous l'avez dit, à la lumière de ce qui a suivi.

Gamal Ghitany : La valeur qui a survécu du régime nassérien est vraiment son parti pris en faveur des déshérités. Je voudrais insister sur le fait que si nous n'avions pas connu cette période, je n'aurais jamais pu accéder à l'enseignement, et je ne parlerais sûrement pas avec vous en ce moment. Cela explique ce que vous interprétez comme une mutation dans mon jugement ; en fait, cette valeur-là est restée. Il faut savoir que j'étais pratiquement un extrémiste au niveau de la pensée socialiste – j'ai même été maoïste –, et je trouvais que Nasser n'en faisait pas assez. Il faut bien se remettre dans le contexte de l'époque. Je trouvais même l'Union soviétique trop « *light* » ! À ce propos, la génération des années 1960 – à laquelle j'appartiens – est passée par des épreuves terribles. Elle aurait pu être complètement décapitée. Mais avec les autres écrivains les plus importants de cette génération, nous sommes tous restés fidèles à un certain nombre de valeurs : la lutte pour la liberté, la défense des plus déshérités...

6

Gamal Ghitany
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : Un autre écrivain, Naguib Mahfouz, que vous avez rencontré adolescent, vous a permis de publier chez Actes Sud, dans la collection Sindbad. Vous l'admirez, vous partagez le même amour pour Le Caire... Mais iriez-vous jusqu'à dire que c'est une sorte de père spirituel ? J'ai le sentiment que vous n'êtes pas à proprement parler son disciple. Je n'ai pas l'impression qu'il ait totalement influencé votre création, sauf peut-être dans les premiers romans. N'avez-vous pas une vision différente de la réalité ? N'avez-vous pas un rapport différent au patrimoine de la littérature arabe ?

Gamal Ghitany : Naguib Mahfouz est avant tout un père spirituel sur le plan personnel. Le fait que nous ayons un style différent est dans l'ordre naturel des choses. Au contraire, sa vraie paternité a consisté à me rendre différent de lui. Mon projet littéraire est aux antipodes de celui de Mahfouz.

Mais je n'aurais jamais pu me lancer dans l'écriture sans l'impulsion qu'il m'a donnée. Nos projets sont différents : Naguib Mahfouz a fondé le roman arabe en prenant pour point de départ le roman classique européen du XIX^e siècle; alors que mon ambition est de restituer la narration à ses origines arabes, dans le patrimoine arabe. Naguib Mahfouz était un ami intime au point de partager les secrets les plus enfouis. Il nous arrivait d'être en désaccord politique, mais c'était une divergence marquée par le respect. Je savais par ailleurs qu'il n'exprimait pas d'opinions s'il n'en était pas résolument convaincu. Ainsi, ce n'était pas quelqu'un d'intéressé ou d'opportuniste. Il m'a beaucoup donné : je lui dois cette faculté d'être différent de lui. Nous avons une relation assez unique. Il y a des choses que je réprime à dire, car après le prix Nobel (en 1988), Naguib Mahfouz a soudainement eu beaucoup d'amis! Il est devenu, en quelque sorte, un repère fixe de l'Égypte, comme un monument. On voulait se faire photographier à ses côtés, comme on le veut devant les pyramides! Ce n'est pas uniquement en tant qu'écrivain que je l'ai apprécié, mais avant tout en tant qu'être humain. C'est un des êtres les plus purs que j'ai rencontrés. Nous avons beaucoup de points communs sur le plan psychologique. Par exemple, nous sommes tous les deux issus du même quartier du Caire. Parmi les autres points communs : nos méthodes de travail ou notre contexte de travail. En effet, Naguib Mahfouz était fonctionnaire, donc il devait organiser son temps de manière très stricte; et il m'est arrivé la même chose avec le journalisme. Je devais, moi aussi, diviser mon temps pour consacrer du temps à l'écriture. J'en profite pour dire que Naguib Mahfouz était critique, à la fois du régime nassérien et de celui de Sadate. Certains pensent qu'il a appuyé Sadate sur le plan politique : sa politique extérieure notamment. Dans *L'Amour aux pieds des pyramides*, il décrit la période des années 1970 – période de Sadate – comme le « règne des voleurs ».

7

Gamal Ghitany
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : *L'Appel du couchant* est un magnifique récit allégorique. L'histoire d'un homme qui doit se rendre là où le soleil se couche, c'est-à-dire dans un lieu hors d'atteinte. Une pérégrination qui dure cinquante-cinq ans, à moins que cela ne soit soixante-quinze ans. Je voudrais que vous nous en disiez quelques mots car c'est un grand livre sur le temps, et comme vous l'avez évoqué tout à l'heure, la méditation sur le temps est au cœur de votre œuvre.

Gamal Ghitany : À dire vrai, au nombre de mes préoccupations qui hantent ma réflexion, il y a effectivement cette notion du temps en tant que force occulte. Cette force nous pousse vers une destination déterminée, mais que l'on ne peut pas du tout influencer, ni en la ralentissant, ni en l'accéléralant, ni en revenant en arrière comme nous l'aurions voulu. Cette idée me travaille dans beaucoup de mes livres. J'ai utilisé cela avec des légendes ou des notions tirées de l'histoire pharaonique, du patrimoine de l'Égypte ancienne, comme cette idée de l'appel : l'impression que quelqu'un hèle de nulle part pour vous enjoindre à faire quelque chose ou à vous rendre quelque part. Dans *L'Appel du couchant*, le héros entend cet appel qui l'oblige à se rendre à l'origine du lever du soleil. Il sort du vieux Caire et entame un périple, traversé d'épreuves de différents *statio*. Cette progression géographique se double d'une progression temporelle puisqu'il prend de l'âge au fur et à mesure de son avancée. Puis, au moment où il arrive au bord du « Grand Océan », il décide de confier la suite du voyage

à un autre personnage. J'en profite pour dire : « Je m'appelle Gamal Ahmad el-Ghitani. » Gamal, le premier héros du livre, confie la mission à Ahmad Ibn Abdallah, qui est paralysé. Cet homme n'est donc jamais sorti des pays du Maghreb où il se trouve. À l'occasion de la passation de la mission, chacun va découvrir l'autre. Ils traversent beaucoup d'aventures, certaines métaphysiques, d'autres politiques...

Josyane Savigneau : Comme dans *Les Mille et Une nuits*, votre récit ne peut pas finir. Malgré la mission, il n'est pas possible de mettre un terme à cet appel du couchant.

Gamal Ghitany : Je suis flatté que vous citiez *Les Mille et Une nuits*, car je le considère comme le sommet de la narration humaine. Mon vœu serait d'égaliser ce talent narratif, que l'on retrouve également dans *Moby Dick* de Melville, *Le Pont sur la Drina* d'Ivo Andric, *La Recherche du temps perdu* de Proust, *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski... Quand bien même je n'arriverais qu'à dix pour cent de ces œuvres, je réaliserais une œuvre considérable! Un autre élément important : *Les Mille et Une nuits* est une œuvre anonyme. C'est une œuvre de collaboration, on ne peut donc en attribuer la paternité à tel ou tel auteur. Certains des contes peuvent être rattachés à tel ou tel pan de la culture pharaonique, babylonienne, assyrienne, africaine..., mais l'idée majeure de cette œuvre est que la narration combat la mort : Shéhérazade raconte pour sauver sa vie. De même, je viens de découvrir dernièrement que je « recouvre la vie » par l'écriture. J'ai étudié l'art arabe, l'architecture, la musique, qui me donnent une certaine spécificité dans ce parcours narratif. On peut comparer la structure des *Mille et Une nuits* avec l'art arabesque et la planification des villes arabes anciennes. Mon ambition absolue serait d'écrire une œuvre capable de rivaliser avec *Les Mille et Une nuits*.

8

Gamal Ghitany
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : Ce travail sur le temps et sur la mémoire est très présent dans cette espèce de kaléidoscope, *Les Poussières de l'effacement*. Mais je voudrais parler avant cela d'un livre à raison autobiographique, *Au plus près de l'éternité*. Un homme (Gamal Ghitany) est dans une chambre d'hôpital, dans un pays lointain. Il est opéré, mais il ne pense pas seulement à sa maladie et à son opération, même s'il en décrit une partie du processus. Le texte est tantôt à la première personne, tantôt à la troisième, notamment à l'apparition de l'infirmière (Catherine). Les passages avec Catherine donnent l'impression d'un récit suscitant plus de distance. Dans ce livre, tout est souvenir, on retrouve toute l'expérience des choses quotidiennes.

Lecture d'*Au plus près de l'éternité*, passage sur l'origine du pain « *chamsi*⁵ » :
Nous sommes sur les plateaux formés par les limons du Nil... Le soleil est à son Zénith, au faite de son incandescence, la levure s'épanouit sous l'effet du feu cosmique et de la canicule immémoriale...
(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 43 min 36 s)

Vous dites : « Un jour, peut-être, écrirai-je un livre sur le pain, à condition que le temps qu'il me reste me le permette. » Quand allez-vous consacrer du temps à un tel ouvrage?

Gamal Ghitany : Le fait d'être absorbé dans la réflexion sur le temps conduit à une réflexion sur la mort. J'ai connu la mort sous des formes très variées. Par exemple, je suis vivant *via* le fruit du hasard – tout comme ma présence ici. J'ai été correspondant de guerre sur le front, pendant six ans. Cependant, il m'est arrivé une histoire, racontée dans *Les Poussières de l'effacement*. À Suez, un pompier m'a accueilli dans un café, et il m'a invité à m'asseoir. Au final, la chaise où j'allais m'installer fut occupée par cet homme. Et, quelques minutes plus tard, une balle perdue abattit le pompier. Je suis donc un rescapé. Des situations comme celles-ci, j'en ai connu des dizaines. Mais il y a une distinction très importante entre la mort qui vous parvient de l'extérieur, et celle que l'on sent monter à l'intérieur de soi, avec la maladie. Cette fièvre, qui m'a touché lorsque j'étais petit et dont je ne conserve aucun souvenir, est aussi dans le livre. À l'époque, cette maladie est passée inaperçue, personne n'y a prêté attention. Néanmoins, j'ai appris plus tard qu'elle avait eu une influence sur mon cœur. En 1996, je me suis retrouvé dans une situation très grave, du fait de cette maladie de cœur. J'ai donc subi une opération des valves et des artères, qui à l'époque n'était pas courante – même si aujourd'hui elle s'est généralisée. Le médecin m'a exposé les risques encourus, et j'ai accepté. Compte tenu des coûts de cette opération, c'est l'État égyptien qui m'a permis de me rendre aux États-Unis. Avant de partir, je m'étais disposé mentalement à l'éventualité de la mort. J'ai rédigé, à cette occasion, une sorte de lettre testamentaire à mon épouse, qui a vécu avec moi toutes ces épreuves – notamment la difficulté de vivre avec un écrivain. J'avais même prévu, dans cette lettre, les modalités de retour avec le corps. Pour moi, c'était un aller-simple : une idée que j'avais acceptée. La seule chose qui me préoccupait était de prendre les devants, des dispositions pour mes enfants, etc. Qu'est-ce qui m'a poussé à accepter à ce point cette idée ? Je pense que c'est ma relation au soufisme⁶. Cette notion peut surprendre chez quelqu'un qui s'est dit « socialiste enragé ». Pour moi, il n'existe pas de contradictions entre le fait d'avoir des idées progressistes en matière sociale et d'être engagé d'un autre côté, à titre individuel, dans une quête soufie. Ma réflexion sur le temps a pris un tournant à ce moment-là, car j'ai découvert que « le temps est mémoire, l'homme est mémoire et que l'existence, elle-même, est mémoire ». D'où le projet des *Carnets*⁷, que j'ai commencé et qui est une tentative de reconstruire la mémoire, de reconstruire la vie au moyen de l'écriture.

Josyane Savigneau : Dans *Au plus près de l'éternité*, il y a des passages magnifiques sur le fait d'être toujours en vie, par exemple quand vous parlez du bonheur de prendre à nouveau une douche : cette sensation de se sentir de nouveau vivant au contact de l'eau. Vous y parlez également de la mort de votre père. Vous dites : « C'est la première fois que je parle ouvertement de cette mort-là », alors que c'est l'événement fondateur du *Livre des illuminations*. Pourquoi ?

Gamal Ghitany : Quand j'ai prononcé cette phrase, j'avais déjà écrit *Le Livre des illuminations*, mais c'était la première fois que j'en parlais directement à haute voix. Le pain fait aussi partie de cette mémoire. Quand j'ai ouvert de nouveau les yeux, après l'opération, je l'ai vraiment vécu comme une

renaissance. La seule différence avec un nouveau-né est que je connaissais déjà des choses : les dangers du feu, la nécessité de boire, etc. Il y avait juste cette mémoire des choses passées comme le goût du pain. Cela me portait vers des choses très simples : le miel et les fèves (en référence au personnage d'Abou Hagar dans *Au plus près de l'éternité*, que l'on retrouve dans *Les Poussières de l'effacement*). Quand l'homme est en train de couler, il se raccroche à tout ce qu'il a conservé dans sa mémoire. Ainsi, quand je vais fermer les yeux définitivement, je m'interroge sur ce qu'il y aura après. C'est une des questions qui est dans *Les Poussières de l'effacement*.

Josyane Savigneau : L'élément fondateur dans *Le Livre des illuminations* est la mort du père. C'est à nouveau un voyage dans le temps, d'illumination en illumination. N'est-ce pas un désir de ressusciter le père ? Cela débouche sur une expérience poétique et mystique : le narrateur comparait devant le Divan⁸, qui d'après vous est « le poste de contrôle avancé à partir duquel est supervisé notre monde terrestre ». Vous obtenez l'autorisation de voyager d'illumination en illumination. À la fois un livre de sagesse, un récit initiatique, un pamphlet parfois, un livre de voyage, un livre d'amour (ou pour autant de trop peu d'amour). Six années ont été nécessaires pour écrire ce très grand livre – de 1980 à 1986.

Lecture du *Livre des illuminations* :

L'illumination a été furtive, pareille à un pont entre deux rives, un instant de répit entre deux souffrances. Je voguais vers la crête des cieux sans crainte de chuter dans le gouffre des abîmes...
(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repères : 58 min 15 s)

10

Gamal Ghitany
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : Justement, dans cette grande entreprise, avez-vous eu le sentiment de réaliser ce dont vous parliez tout à l'heure, à savoir de rassembler la tradition, le patrimoine arabe et la modernité de la narration ?

Gamal Ghitany : Oui, mais pas suffisamment. La preuve que je n'y suis pas parvenu est l'audace grandissante dans certains de mes livres suivants, comme *Au plus près de l'éternité* ou *Les Carnets*. Mon projet a toujours été d'ajouter au patrimoine existant, si l'on veut vraiment être un créateur. Sinon, on est qu'un « imitateur ». L'écrivain doit vraiment trouver sa personnalité propre. Quand on voit, par exemple, les zelliges en Andalousie, on voit tout de suite que c'est de l'art arabe. De même la musique turque ou indienne se reconnaît immédiatement comme telle. Mon vœu, si un lecteur lit un de mes romans, est qu'il dise : « Ce livre est un roman ghitanyen arabe ! » Ainsi, j'ai puisé mon inspiration, pour la construction de mes livres, autant dans l'architecture, qu'elle soit pharaonique, arabe ou moderne, que dans la musique pour le rythme – puisque tout roman est avant tout rythme. Par exemple, le Divan que l'on voit dans *Le Livre des illuminations*, auquel le narrateur s'adresse pour solliciter son autorisation de voyager est une réédition du tribunal d'Osiris, tirée de la culture égyptienne ancienne. Il a été transformé par la culture populaire égyptienne en un tribunal présidé par une femme. Pour moi, Isis, la Vierge Marie et cette femme sont des figures différentes de la même personne. En exploitant ce patrimoine qui s'étend

sur une très longue période, je peux accomplir ma quête. Dans l'Égypte ancienne, l'écriture a toujours été conçue comme une action contre le néant, une manière de lutter contre le néant. Écrire son nom et le maintenir présent est une manière d'acquiescer l'éternité. C'est ce qu'on verra dans mon prochain *Carnets* ; il parlera du nom égyptien. J'ai consacré un ouvrage sur le nom en langage pharaonique.

Josyane Savigneau : Dans *Les Poussières de l'effacement*, vous vous demandez pourquoi la mémoire convoque un instant plutôt qu'un autre. Vous rêvez de convoquer la mémoire à volonté. Ce livre est très complet : travail sur la mémoire, sur l'architecture arabe, des figures féminines – vues dans votre enfance, des femmes plantureuses ou au contraire sveltes, et puis Samia, la femme « à la peau claire » –, etc.

Lecture des *Poussières de l'effacement*, passage sur le « Caroube »⁹ :

L'homme au corps malingre, qui se tient derrière un comptoir surélevé à l'intérieur de l'étroite échoppe, est coiffé d'une calotte blanche et porte des lunettes de vue à verres épais...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 1 h 10 min 02 s)

Lecture des *Poussières de l'effacement*, extrait du chapitre « Lancement » :

Blotti dans l'espace étroit qui sépare le lit de l'armoire, dans notre petite chambre donnant sur le *darb*, je suis assis, tête baissée. La scène se passe par une certaine journée de l'an mil neuf cent cinquante-neuf, mais j'ignore le jour de la semaine...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 1 h 13 min 47 s)

Lecture des *Poussières de l'effacement*, extrait du chapitre « Ces livres-là » :

Quand je vois la masse de mes livres, je n'ai pas de doute, pas le moindre doute, sur le fait que je ne les lirai jamais tous, pis, que je ne pourrai plus guère revenir sur ceux que j'ai aimés pour les relire...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 1 h 15 min 06 s)

Notes

¹ Écrivain et intellectuel égyptien célèbre, qui a reçu le prix Nobel de littérature en 1988. ↑

² Journal littéraire hebdomadaire fondé dans les années 1970 par un romancier égyptien (Ezzat el Kamhawi) et dirigé depuis 1993 par Gamal Ghitany (<http://www.akhbarelyom.org>). ↑

³ Meneur du putsch contre le roi Farouk I^{er}, il devient le deuxième président de l'Égypte (1956-1970), après avoir été Premier ministre. Il est à l'origine de l'idéologie nassérienne qui prône un socialisme arabe tout en étant réfractaire aux idées marxistes. Ce mouvement est opposé au colonialisme, à l'impérialisme et à l'État d'Israël (perçu comme une colonie occidentale sur un territoire arabe). ↑

⁴ Successeur de Nasser à la présidence, de 1970 à son assassinat en 1981. ↑

⁵ Dans *Au plus près de l'éternité* (Le Seuil, 2007), l'auteur définit le *chamsi* ainsi : littéralement : « solaire » – même sous l'action du soleil (*chams*). ↑

⁶ Courant mystique, spirituel et ascétique de l'islam. La doctrine met l'accent sur la dissolution du sujet dans un univers où tout est Dieu. ↑

⁷ Les *Carnets* comprennent plusieurs volumes consacrés aux thèmes de l'identité, de la mémoire et de l'oubli dont *Les Poussières de l'effacement* constitue le cinquième volume. ↑

⁸ « Le Divan est le poste de contrôle avancé à partir duquel est supervisé notre monde terrestre, c'est là que sont tracées les grandes lignes des destinées, que se déterminent les orientations essentielles; tout événement qui s'est produit s'y trouve enregistré, depuis les grandes catastrophes naturelles jusqu'aux babillages du nouveau-né qui n'a pas affronté l'épreuve de la vie. [...] C'est là que se décide ce qui adviendra lors des sept journées, c'est là également que les revendications sont examinées et les punitions infligées, là que la pierre est vengée de ceux qui l'ont fissurée », *Le Livre des illuminations*, Le Seuil, 2005. ↑

⁹ En français, le « caroubier » est un arbre originaire des régions méditerranéennes, cultivé pour son fruit : la caroube. ↑

Ahmed Abo Khnegar

Entretien avec Josyane Savigneau

Journaliste au Monde

Ahmed Abo Khnegar est né en 1967, dans un petit village près d'Assouan (au sud de l'Égypte), où il vit actuellement. Il nourrit son univers romanesque par l'influence du désert environnant. Les personnages, parfois mythiques, habitent ces contrées et les arts populaires en sont porteurs. Son œuvre se compose d'une quinzaine de publications, nouvelles, pièces de théâtre, romans et essais¹.

Romans

Nagaaal-salaawa (Le Hameau du loup), prix d'État d'encouragement 2000

Fitnat al-sabraa (Séduction du désert)

Al-amma okht al-rigal (La Tante sœur des hommes)

Nouvelles

Hadith khass an al-guidda (Conversation particulière d'une grand-mère),

Ghawayet al-charr al-gamil (Le Plaisir du mal), prix de la fondation Sawirès 2008 pour « sa capacité à surprendre, la diversité au niveau du rythme et de la narration »

La Fièvre du doux mal

Avertissement :

Chaque lecture est effectuée par le comédien Nicolas Taïeb.

La traduction est assurée par Khaled Osman.

Josyane Savigneau : Pourquoi, Gamal Ghitany, avez-vous choisi de présenter Ahmed Abo Khnegar au public français²? Dans un texte de présentation, il vous décrit, Ahmed Abo Khnegar, avec ces mots : « Il conserve, jusqu'à ce jour, des attaches avec ces gens des campagnes, qui, grâce à ces histoires qu'ils lui ont narrées et les légendes qui lui ont été transmises ont été pour lui une source d'inspiration décisive dans son parcours littéraire. Autre influence d'importance : les livres de son père, une bibliothèque très riche qui exerçait sur lui une magie irrésistible. Par la suite, il a acquis son bagage académique dans le domaine des mathématiques, ce qui lui a permis de mettre en équation précise ses doutes existentiels, et d'élaborer *ex nihilo*, avec toute la rigueur requise, ses schémas imaginaires de romancier. » Ahmed Abo Khnegar est romancier, nouvelliste et dramaturge. Il a reçu un certain nombre de prix en Égypte, notamment le prix de la nouvelle pour *Les Illusions du sublime mal*. Un de ses textes a été traduit en français pour l'occasion, *Fièvre du doux mal*, dont Nicolas Taïeb lira un extrait.

Gamal Ghitany : En 1993, j'ai fondé un journal littéraire hebdomadaire, *Akbbâr al-Adab*. À l'époque, c'était une expérience nouvelle dans le paysage journalistique égyptien. L'une des missions principales de ce nouvel organe était de présenter les nouveaux talents sur la scène littéraire égyptienne et arabe en général. Pour réaliser ce projet, nous utilisions le moyen des concours littéraires. Le premier concours de nouvelles a permis de connaître toute une nouvelle génération d'écrivains, inconnus jusqu'alors. Lire un texte dans un nouveau style est un véritable bonheur pour moi. L'un de ces lauréats était Ahmed Abo Khnegar, et il a particulièrement retenu mon attention. Il était premier *ex æquo* dans ce concours avec une auteure aujourd'hui connue, Amina Zidane³. Par la suite, j'ai connu Ahmed essentiellement par ses textes. Il appartient à une région située entre Assouan et le Soudan, qui jusque-là n'avait pas produit d'écrivains majeurs. J'ai été frappé tout de suite par son originalité, non seulement l'originalité dans sa manière de décrire les personnages mais également dans son style d'écriture en général. L'un des objectifs de ces nouvelles littéraires était que ces écrivains ne se joignent pas à la ruée vers Le Caire. Nous voulions des écrivains dans les provinces égyptiennes. L'exode vécu jusqu'alors amenait les écrivains à s'installer au Caire, puis à narrer leurs souvenirs au village seulement. On perdait donc toute une matière riche sur la vie en Haute-Égypte. C'est pour cette raison que Le Caire produit une grande majorité des écrivains actuels, du moins ce fut le cas jusqu'au début des années quatre-vingt-dix. Ahmed habite toujours à Assouan, en compagnie d'autres écrivains. Il a publié jusqu'à présent quatre romans ainsi que quatre recueils de nouvelles, que je considère pour le moment comme les livres les plus importants des vingt dernières années. Il s'inscrit dans la continuité d'une mythologie et d'un patrimoine, qui se sont trouvés à la fois à la croisée de l'Afrique, du désert et de l'Égypte ancienne. Cependant, il l'applique à un monde nouveau, dans lequel l'homme, l'animal, la nature sont entremêlés. Je tiens à remercier l'initiative des « Belles Étrangères », qui justement fait la promotion de cette transmission dans l'écriture. J'espère que vous aurez l'occasion de lire prochainement Ahmed Abo Khnegar en français.

Josyane Savigneau : Ahmed Abo Khnegar, pouvez-vous nous expliquer votre choix de rester à Assouan, et donc de ne pas rejoindre Le Caire ? Par ailleurs, vivez-vous de votre métier d'écrivain ou devez-vous exercer une autre profession en complément ?

Ahmed Abo Khnegar : Je remercie Gamal Ghitany pour sa présentation, que je pense exagérée au niveau de tous ses compliments. En ce qui concerne ma relation avec Le Caire, elle a tout de suite mal commencé. Avant même d'être écrivain, j'ai dû vivre au Caire durant une période de ma vie qui ne fut pas des plus agréables pour moi, une vie avec laquelle je ne me sentais pas en harmonie. Ce malaise s'est encore renforcé par la suite avec l'écriture. Je voyais ces écrivains partir vers la capitale, comme l'a dit Gamal Ghitany, et ils se mettaient à écrire sur Le Caire, rapidement, comme s'ils venaient de nulle part. Leurs racines étaient complètement oubliées au bout d'un ou deux livres. En plus, les moyens de communication et de transport s'étant largement développés dans les années 1990, cela a amoindri ce besoin impérieux d'être présent physiquement dans la capitale pour pouvoir écrire. L'écrivain a certes besoin d'avoir accès aux livres, de trouver les livres, les films, les pièces de théâtre qu'il souhaite découvrir, à condition qu'ils soient à disposition. Quel besoin a-t-il d'aller émigrer lui-même dans la capitale puisqu'il arrive à envoyer ses textes là où il le souhaite ? J'attache une grande importance à la sérénité, au calme, à l'apaisement ; Assouan me procure ces conditions. J'ai besoin d'avoir un monologue intérieur, d'être dans la contemplation des choses, sans pour autant être seul : j'ai un groupe d'amis à Assouan avec lesquels nous discutons de nos idées littéraires. Cette vie me convient parfaitement. Par ailleurs, j'exerce effectivement une autre activité. Je suis professeur de mathématiques pour la raison simple que l'écriture ne nourrit pas son homme !

15

Ahmed Abo Khnegar
Entretien avec
Josyane Savigneau

Josyane Savigneau : Avez-vous écrit des pièces de théâtre ?

Ahmed Abo Khnegar : Oui, j'ai écrit des pièces à la fois pour la jeunesse et du théâtre plus classique. Elles ont été jouées à travers toute l'Égypte dans les Palais de la culture – une institution égyptienne publique.

Josyane Savigneau : Souhaitez-vous, comme Gamal Ghitany, vous placer à la fois dans la tradition arabe et dans une certaine modernité ?

Ahmed Abo Khnegar : Ce ne sont pas les dénominations qui me pré-occupent le plus. J'essaie de ne pas y faire attention, car pour moi cela relève du travail des critiques. Ce qui compte réellement, c'est la pulsion de l'écriture. Mon ambition est d'écrire, et je considère que quand bien même quelqu'un écrirait ne serait-ce qu'une seule phrase qui compte, il aurait réalisé cette ambition.

Josyane Savigneau : Nicolas Taïeb va lire un extrait du recueil *Fièvre du doux mal*, dont le titre est éponyme à l'œuvre. Il est paru en 1998 à Assouan, et on ne peut qu'en espérer la traduction française.

Lecture de *Fièvre du doux mal* :

Impossible de rester, de résister à ce qui m'entraîne...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 19 min 08 s).

Public : Quelle est actuellement la politique culturelle en Égypte ? On s'est arrêté à Sadate, en général, et j'aimerais savoir comment se situe le livre et la politique culturelle en Égypte en ce moment, sous Mohammed Hosni Moubarak ?

Gamal Ghitany : Il y a aujourd'hui une forte préoccupation pour le livre, notamment autour d'un projet qui s'appelle « La lecture pour tous ». Il a pour ambition de diffuser des œuvres auprès du plus grand nombre, à un prix subventionné pour qu'il puisse être abordable par la population. L'autre phénomène important est que la traduction des œuvres étrangères vers l'arabe, qui avait reflué au cours des années soixante-dix, a repris depuis une quinzaine d'années par le biais d'un projet national de traduction, qui a permis la traduction d'environ 1 500 ouvrages, parmi lesquels Proust. Ces collaborations avec la France et d'autres pays européens ont permis de renouer avec la traduction arabe. On voit aussi apparaître de nombreux petits éditeurs, souvent de la jeune génération (suivant celle d'Ahmed), qui s'associent pour publier des œuvres et ils utilisent des canaux modernes comme Internet. Je considère ce phénomène comme tout à fait sain car il diminue la dépendance vis-à-vis de l'État. Si l'on élargit la perspective, plusieurs phénomènes émergent également dans le monde arabe, notamment le rôle joué par le Golfe. Il y a beaucoup d'argent dépensé là-bas pour la culture. Le rôle du Maghreb est très impor-

tant aussi, à la croisée de la culture francophone et du monde arabe. Le problème le plus important, et pas des moindres, est la faiblesse du lectorat, qui a encore diminué par rapport aux années soixante. Il y a évidemment une sorte de bouleversement des valeurs ; des livres sans grand intérêt, qui représentent les véritables tendances, sont distribués à très grand tirage – c'est quelque chose que l'on voit partout semble-t-il.

Public : J'aurais aimé savoir ce que vous pensez d'Albert Cossery⁴, disparu depuis peu ?

Gamal Ghitany : J'étais ami avec lui. Je l'ai rencontré en 1994 dans le cadre des « Belles Étrangères ». Il semblait très heureux de faire ma connaissance. L'hôtel où je résidais à Paris était voisin du sien, j'ai ainsi eu la chance de m'entretenir avec lui quelques mois avant sa mort. Pour moi, c'était un écrivain très singulier, doué d'un grand talent, et habité par sa nationalité égyptienne – il me semble en effet qu'il n'a pas demandé la nationalité française. Il était vraiment hanté par l'Égypte, et je me suis toujours demandé pourquoi il n'y était pas retourné. En tout cas, il est très estimé en Égypte, et nous sommes très fiers de sa production. Il y a d'ailleurs eu un numéro spécial dans mon journal *Akhhâr al-Adab* à sa mort en hommage à son œuvre.

Josyane Savigneau : Craignez-vous, l'un comme l'autre, d'être censurés ?

Ahmed Abo Khnegar : J'ai déjà vécu cette expérience, puisqu'il y a quelques années certains livres ont été censurés, comme *Le Festin des algues de mer*⁵, œuvre de l'auteur syrien Haïdar Haïdar. Ce livre fut considéré comme trop libertaire vis-à-vis de la religion. Avec lui, a été censuré mon livre *Le Hameau des loups*. Cependant, la censure de mon livre et des autres est passée inaperçue car tout l'intérêt médiatique s'est porté sur *Le Festin*. Cette censure ne s'exerce plus vraiment aujourd'hui, du moins plus de la part de l'État mais davantage sous l'impulsion de certaines personnes ou communautés qui réagissent à un livre et provoquent des retraits ou des interdictions. Il n'y a plus de censure d'État comme cela existait

auparavant. L'autre expérience de censure que j'ai eue portait sur une de mes nouvelles, présente dans le recueil dont a été tiré l'extrait, *La Fièvre du doux mal*. Dans le recueil, il y avait une nouvelle sur des villageois d'une certaine contrée et mon travail avait été publié dans un journal local. Cela a provoqué des affrontements entre villageois de diverses obédiences ou communautés, d'où a découlé un scandale. Aujourd'hui, l'attitude de l'État a changé : il nous laisse écrire comme bon nous semble tout en continuant à faire ce qu'il veut.

Josyane Savigneau : Je tiens à remercier particulièrement ces deux écrivains pour leur présence, ainsi que le traducteur, Khaled Osman.

Notes

¹ <http://www.belles-etrangeres.culture.fr/?Ahmed-Abo-Khnegar> ↑

² Cet entretien a eu lieu à la suite de celui de Gamal Ghitany. La traduction des propos d'Ahmed Abo Khnegar a été assurée par Khaled Osman. ↑

³ Romancière égyptienne, prix Naguib Mahfouz en 2008 pour son roman *Nabidh Abmar*, éditions Riwayat El Hillal. ↑

⁴ Écrivain francophone de nationalité égyptienne. Il s'installe à Paris en 1945 jusqu'à sa mort en 2008, résidant au quartier de Saint-Germain-des-Prés dans un hôtel dont les locataires précédents n'étaient autres que Sartre, Simone de Beauvoir et de grands musiciens. ↑

⁵ « L'affaire du Festin » a fait scandale en Égypte en avril 2000. L'auteur syrien avait été publié une première fois en 1983 à Chypre, et allait être réédité par le ministère de la Culture égyptienne. Un groupe d'islamistes soutenu par le président de l'université Al-Azhar (spécialisée dans l'enseignement des sciences islamiques) s'est alors soulevé pour interdire la publication de ce roman. ↑